

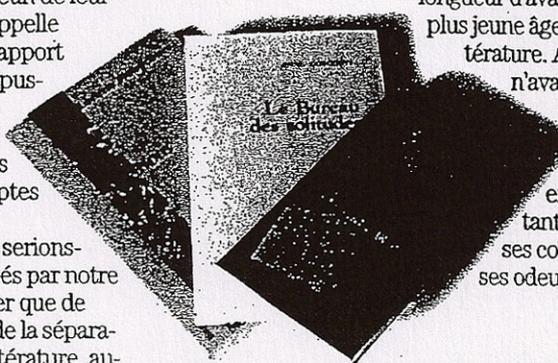
Lorette Nobécourt et Grégoire Bouillier évoquent leur histoire d'amour commune dans deux livres. A des années-mière l'une de l'autre. Et Anne Goscinnny imagine un héros, avocat le jour et psychanalyste la nuit, qui radiographie les maux et les turpitudes de ses patients. Trois exemples d'autofiction pour le meilleur et pour le pire.

## Se raconter sans se la raconter

Lorette Nobécourt et Grégoire Bouillier ont vécu ensemble pendant sept ans. Leur amour fut ravageur, destructeur, agité, rythmé par mille ruptures et tant de nuits torrides. Une fille naquit cette union... qui bientôt se brise sans espoir de réconciliation. De cette expérience – après tout commune –, ils décident de faire un livre. Chacun de leur côté. Pour madame, cela s'appelle *« Rapport sur moi »*, pour monsieur *« Rapport sur moi »*. Les titres de ces opus peuvent induire bien des interprétations. Les romans seraient-elles moins concentriques et plus prompts à évoquer le souvenir de leur vie de couple ? Nous, les hommes, serions-nous uniquement préoccupés par notre amour au point de ne parler que de nous au moment fatidique de la séparation ? Peut-être. Mais, en littérature, aucune règle ne prévaut. Si ce n'est celles du talent, de l'ironie et de la belle écriture. Et là, Grégoire Bouillier est souverain. Conçu lors d'une partie carrée, le roman sur l'identité de son vrai père le tardera longtemps. Né le 22 juin 1960, sa vie ne pouvait être qu'une succession de bouleversements. C'est en effet le 22 juin 1933 que Galilée abjura devant l'Inquisition, et ce même jour de 1940 que Pétain signa l'armistice avec Hitler... De fait, les putes familiales, les maladies d'enfance, les maux de son frère aîné homosexuel un peu refoulé qui s'installe à San Francisco et y meurt du sida, la scolarité têtue et turbulente de l'auteur, ses premiers émois sentimentaux et, enfin, son mariage agité avec celle qu'il appelle Lorette ne sont pas forcément réjouissants. Mais l'auteur saupoudre l'ensemble d'un humour corrosif et d'un détachement étonnant. Et plus que tout, il ne se donne aucun bon point, et ne s'accorde jamais le meilleur rôle. Son *« moi »* semble à un autre. On est à mille lieues des jérémiades habituelles de l'autofiction. Il explique ses déboires sentimentaux par une théorie simple et désarmante. Il ne s'est bien entendu qu'avec des femmes dont le prénom contient la lettre *« i »*. Manqué de chance, celles avec lesquelles il s'est installé en sont dépourvues... Bien évidemment, le grand jeu consiste à comparer certaines scènes de son livre avec celles racontées par son ex-compagne. Elles parlent de la même façon de leur ren-

contre dans un train en revenant d'Allemagne quelques jours après la chute du Mur. Pour le reste, pas grand-chose en commun... Qu'importe, ce n'est pas au lecteur de trier le bon grain de l'ivraie. Mais simplement de constater que les phrases grandiloquentes de Lorette Nobécourt rendent son discours lourdingue. Mais Grégoire Bouillier partait avec une longueur d'avance. Il avait, dès son plus jeune âge, tout compris de la littérature. A 10 ans, alors qu'il n'avait jamais vu le Maroc et qu'une maladie l'avait privé de l'odorat, il eut la meilleure note en rédaction en racontant le souk de Marrakech, ses couleurs chatoyantes et ses odeurs enivrantes... ■

*« Rapport sur moi »*, de Grégoire Bouillier, éd. Allia, 176 pages, 6,10 euros.  
*« Nous »*, de Lorette Nobécourt, éd. Pauvert, 286 pages, 18 euros.



Lorette Nobécourt, Grégoire Bouillier (à dr.), et Anne Goscinnny, ci-dessous : trois manières de parler de soi.



## Anne Goscinnny scénarise sa vie

Il est 18 heures, l'avocat a fini sa journée. Il ferme la porte de son cabinet, fait quelques pas sur le palier et pousse celle d'en face. L'homme de loi devient psychanalyste. Les clients deviennent des patients, mais leurs angoisses existentielles restent les mêmes. Les traumatismes d'enfance remplacent les belles filles après au gain ou les testaments contestables. Mais au fond, les maux de l'âme se ressemblent terriblement. Les manies des uns et des autres sont décortiquées avec une précision d'entomologiste. Tel ce vieil homme qui se rend en métro chez son conseil, mais qui, à chaque rendez-vous, peste sur la difficulté de se garer dans le quartier. Il cherche à apitoyer, à justifier ses retards, à



minimiser le tarif de la consultation. Et à se rassurer dans son interminable marathon judiciaire qui l'oppose à sa belle-fille qui n'abandonnera que lorsqu'elle aura récupéré le magot familial. Le thérapeute, lui, doit dompter un musicien mythomane qui se vante de récitals imaginaires à Saint-Julien-le-Pauvre ou Saint-Louis-en-l'Île. L'auteur depuis longtemps est une cliente privilégiée des avocats et des pys. Anne Goscinnny avait 9 ans lorsque son père est mort. Les aigrefins, les jaloux et les pseudo-meilleurs amis ont tourné comme des rapaces autour de l'œuvre de René, le papa d'Astérix, du Petit Nicolas ou d'Oumpapa. Sans parler des convoitises que suscitait l'argent que ce scénariste génial a laissé. Puis les disparitions et les malheurs familiaux se sont multipliés. Certains mois, la vie de la jeune Anne ressemblait à celle des héros de passage de son livre. Se dépêcher de quitter le cabinet d'un avocat pour ne pas arriver en retard au rendez-vous fixé par le psy, dans tous les cas, ça laisse des traces. Anne Goscinnny en a gardé une parfaite connaissance des clients. Au final, ce roman prend les accents de *« La maladie de Sachs »*, ce roman de Martin Winckler qui scrutait les comportements des patients dans le cabinet d'un généraliste de province. Cinq ans après, on en parle encore : un bon présage quand on veut entrer en littérature...

*« Le bureau des solitudes »*, d'Anne Goscinnny, éd. Grasset, 178 pages, 15 euros.